

Elles ont un **diplôme**, mais pas de job



Cédric Reichenbach



CeR

Banovsha et Silvia avaient un bon travail. Mais, en Suisse, faire reconnaître ses diplômes et son expérience n'a rien d'évident. Heureusement, à Genève, Lausanne et Neuchâtel, une association aide ces migrantes qualifiées à rebondir.

«**A**u début, je pensais qu'il suffisait que j'apprenne le français»: assise à une table du Café Remor, à Genève, la neurologue Banovsha Afandiyeva, 51 ans – dont 17 passés à travailler dans le plus grand hôpital de Bakou –, explique pourquoi elle n'a jamais pu exercer en Suisse. En juin 2009, elle débarque à Genève en provenance de l'Azerbaïdjan avec son mari, fonctionnaire international. Banovsha, qui parle le russe et l'anglais en plus de l'azéri, s'acclimate à sa nouvelle vie tout en s'occupant de ses filles de 13 et 15 ans. La plus jeune, lourdement handicapée, a besoin d'une attention permanente, précise d'emblée l'Azérie en commandant un expresso.

Quand le couple se sépare, deux ans environ après leur arrivée, le mari de

la doctoresse retourne en Azerbaïdjan tandis qu'elle reste en Suisse où elle reçoit un permis provisoire. «J'ai dû m'occuper seule de tout. Ma fille, qui est en chaise roulante, a besoin qu'on soit avec elle jour et nuit... Après six mois, l'Hospice général a pu m'envoyer des aides trois fois par jour, ce qui m'a permis de respirer un peu.»

«ET MES DIPLÔMES?»

Seule et sans ressources financières – son mari l'aide, mais pas assez –, Banovsha court d'un rendez-vous chez le médecin pour sa fille – «presque chaque jour» – à un autre à l'Hospice, tente d'obtenir l'asile humanitaire et cherche à retrouver un emploi salarié. «Mais dans ces conditions, apprendre la langue était très difficile, signale-t-elle dans un très bon fran-

Comme d'autres migrantes, la doctoresse Banovsha (à gauche) et l'ancienne cadre Silvia peinent à trouver leur place dans le monde du travail.

La modéliste et couturière sénégalaise Fatou Cissé vient de lancer sa boutique de vêtements vintage «Rafet» («joli» en wolof). Elle a reçu le soutien de l'«association Découvrir».

çais. J'y suis arrivé petit à petit en prenant des cours.»

Les médecins des HUG, avec qui elle s'entretient régulièrement au sujet de sa fille, se demandent pourquoi cette praticienne chevronnée n'exerce pas. Banovsha, qui a aussi enseigné durant des années à l'école d'infirmières de Bakou, décide d'entamer les démarches pour faire reconnaître ses diplômes et sa longue expérience.

«Ici, les médecins stagiaires gagnent un bon salaire dès le début. J'étais donc prête à passer par là durant un ou deux ans pour travailler à nouveau normalement.» Problème: en plus du stage – qui doit durer en réalité cinq ans –, on demande à Banovsha de repasser toute une série d'examens. «Il s'agit d'épreuves d'une durée de huit à neuf heures portant sur tous les domaines: psychiatrie, cardiologie... avec un niveau de français très élevé et un coût de 3000 francs chaque fois. Même pour un jeune médecin, la difficulté est grande; alors pour moi, à mon âge, avec ma fille... C'est simplement impossible.»

Pour en avoir le cœur net, Banovsha obtient un rendez-vous chez le doyen de la faculté de médecine de Genève qui lui confirme ce qu'elle sait déjà. «Quand je lui ai demandé si lui était capable de repasser ces examens, il m'a assuré que jamais il n'y parviendrait.»

SAUVÉE PAR LE RUSSE

Nous sommes en 2016 et l'ancienne doctoresse de Bakou abandonne tout espoir d'enfiler à nouveau une blouse blanche. «J'ai pensé devenir aide-soignante ou infirmière, mais là aussi il fallait refaire la formation.» Finalement, ce sont ses connaissances linguistiques qui sauvent l'Azérie: «J'ai travaillé durant deux ans et demi sur appel pour la Croix-Rouge internationale». L'organisation, qui envoie des délégués aux quatre coins de la planète, doit s'assurer qu'ils parlent les langues qu'ils prétendent maîtriser avant de les dépêcher sur le terrain. Docteure Afandiyeva fait donc passer des tests de langue – surtout de russe – par webcam interposée «à



CeR

des personnes vivant un peu partout autour du globe. C'était très enrichissant».

Quand le centre de recrutement de Genève ferme ses portes pour être déplacé à New York, Banovsha, que le Centre social protestant a mise en contact avec l'«association Découvrir», spécialisée dans l'accompagnement des migrantes qualifiées (voir encadré), tente sa chance du côté de l'interprétariat communautaire. Avec la Croix-Rouge genevoise – «L'équipe est complète, mais je vais retenter ma chance» – et les HUG dont elle attend une réponse. «Etre avec les gens, les aider, ça me plaît. De plus l'interprétariat permet un horaire flexible.»

SOUPER AVEC LE MINISTRE

Autre cas de figure avec Silvia Simoes Garcia, 54 ans, que l'on rencontre à la cafétéria de la Fondation pour la formation des adultes à Genève (ifage). Comme Banovsha, elle semble sur le bon chemin même si elle ne peut

pas (encore) se passer de l'aide sociale. Diplômée en économie, gestion d'entreprise et marketing, formée en gestion touristique et en pédagogie, cette femme, à qui il est arrivé de souper à la table du ministre portugais de la Santé lorsqu'elle travaillait à Lisbonne, galère depuis son arrivée en

Suisse il y a sept ans.

«Au Portugal, mon travail me comblait.» Fonctionnaire dans une institution sociale liée à la santé, elle coordonne à

l'époque un bureau supervisant 200 unités de soins. En charge de la formation pour adultes (médecins, thérapeutes, etc.) au niveau national, la Portugaise garantit la cohérence des soins et des traitements sur le long terme.

«Je travaillais comme une folle et j'aimais ce que je faisais. C'était très gratifiant. Par contre, je ne voyais jamais mon fils de sept ans. Et, ironie du sort, mon salaire passait dans la garde de mon enfant et pour ses loisirs. Finalement, mes parents m'ont proposé de les rejoindre en Suisse, où ils vi-

«Etre avec les gens, les aider, ça me plaît.»



vaient depuis longtemps, pour que je puisse passer plus de temps avec mon fils.»

SANS FENÊTRE, NI AÉRATION

Un jour après son arrivée à Genève, Silvia commence à travailler dans un hôtel. Pour payer les factures et, pense-t-elle, s'intégrer. «Je ne m'attendais pas à un tel changement. Je me suis retrouvée au service lingerie, dans un sous-sol sans fenêtres ni aération. Avec un boulot manuel pénible, mal payé et pas reconnu du tout. Professionnellement, c'était comme passer du paradis à l'enfer. Côté privé, c'est en Suisse, où j'avais enfin un peu de temps libre, que j'ai pu passer un mercredi entier avec mon fils...»

La Portugaise s'épuise durant deux ans. Avant de craquer et de tomber malade. Elle est licenciée. Sa demande de reconnaissance de diplôme fonctionne à moitié (elle obtient l'équivalence pour un Master), mais ne l'aide pas à retrouver un job. Au Portugal, Silvia a toujours travaillé dans la formation d'adultes. «Par exemple dans la grande distribution, où j'apprenais aux

caissières à gérer les réclamations.» Mais c'est son manque d'expérience en Suisse qui la pénalise.

«SOYEZ PLUS HUMBLE»

Au chômage, les seuls emplois auxquels elle semble correspondre ont trait au nettoyage et à la lingerie. «Ma conseillère m'a dit que je devais être humble et oublier mes diplômes», raconte Silvia, un sourire crispé sur les lèvres. Quand le chômage l'envoie suivre une formation de femme de ménage à l'Ecole-club Migros, la responsable se rend vite compte des capacités de l'ancienne cadre. «Elle m'a dit que je n'avais rien à faire là et m'a conseillé de suivre un cours permettant l'obtention d'un certificat de la Fédération suisse pour la formation continue (FSEA).» En fin de droit, Silvia s'accroche. Et obtient le papier. Grâce à l'«association Découvrir», qui l'aide à obtenir une bourse, elle suit depuis deux ans les cours du Brevet fédéral de formateur et formatrice (durée totale de cinq ans).

«A Balexert, où se déroule la formation, une collègue m'a dit que l'ifage était à la recherche d'une formatrice pour adultes pour l'apprentissage du portugais. J'ai postulé et on m'a choisi, se réjouit-elle. Ça ne résout pas tout, mais j'avance. Si j'étais restée dans la lingerie, je vivrais dans la mê-

me précarité aujourd'hui, mais sans perspectives.»

ELLE LANCE SA BOUTIQUE

Troisième portrait: la Sénégalaise Fatou Cissé, 40 ans. Avantagée car parlant le français, elle n'a pas connu les problèmes de Banovsha et de Silvia, mais elle a souffert comme elles du fait ne pas avoir de réseau à Genève.

Passionnée de mode depuis l'enfance, cette modéliste amoureuse des années 1950 ayant travaillé à Paris, Bergame et Milan comme décoratrice tout en développant son talent de couturière est installée à Genève depuis dix ans. Après des années de préparation,

elle décide de réaliser son rêve: ouvrir sa propre boutique.

«Comme nombre de femmes rencontrées à 'Découvrir', je ne savais pas vers qui me tourner. L'association m'a permis de suivre des cours et de monter un dossier et m'a mise en contact avec Softweb, une société qui accompagne les jeunes entrepreneurs. Sans cela, jamais je n'aurais pu trouver cette arcade, explique-t-elle à l'entrée de sa boutique 'Rafet', qui a ouvert le 10 décembre. Je ne vais pas devenir riche, mais voir repartir une jeune fille avec une de mes pièces, ça n'a pas de prix.» ■

Cédric Reichenbach

«Ma conseillère m'a dit que je devais oublier mes diplômes.»

«Nous ne sommes pas seules»

L'«association Découvrir» favorise depuis dix ans l'insertion professionnelle des femmes migrantes qualifiées en Suisse romande. Fondée par Rocio Restrepo, une Colombienne ayant elle-même vécu le parcours du combattant pour faire reconnaître ses diplômes et ses 18 ans d'expérience dans le domaine social et en ressources humaines, la petite ONG à but non lucratif propose entre autres un accompagnement pour les démarches de reconnaissance de

diplômes, des cours de langues, un programme de mentorat et une orientation professionnelle. Si Banovsha, Silvia et Fatou ont profité de l'aide pratique apportée par l'association, elles ont surtout découvert la «belle solidarité» reliant ces femmes. «Ça aide à reprendre confiance, à savoir que l'on n'est pas seules dans cette situation», témoigne Banovsha. ■ CeR

Info et contact: www.associationdecouvrir.ch
Tél. 022 732 75 40.